

CLAIREMENT

Un courant romanesque, né de l'agitation *poétique* de ces dernières années, a dressé dernièrement les uns contre les autres quelques individus qui jusqu'alors avaient exprimé leur commun désir ici-même et ailleurs. Au plus fort de la crise (août 1921-mars 1922) et à la veille de sa résolution (juillet-août 1922) LITTÉRATURE cessa de paraître. Entre temps Philippe Soupault et moi nous avons essayé sans grand succès de faire diversion : numéros du chapeau haut-de-forme. Mais nous nous rendîmes compte assez vite que nous vivions sur un compromis.

Une certaine obscurité enveloppe aujourd'hui ce tournant de l'histoire de LITTÉRATURE où, pour ainsi dire, Dada prit possession d'une petite revue à couverture jaune qui avait joui à ses débuts d'une considération distinguée. Il est évidemment fâcheux que l'arrivée à Paris de Tristan Tzara ne semble pas étrangère à cette modification quoique, à mon sens, elle ait été infiniment moins opérante, par exemple, que la rencontre que je fis en 1915 de Jacques Vaché et surtout que la nouvelle de la mort de ce dernier, que je reçus en plein cœur vers février 1919. Toutefois j'avoue avoir reporté sur Tzara quelques-uns des espoirs que Vaché, si le lyrisme n'avait pas été son élément, n'eût jamais déçus. De là, sans doute, la méprise de Huelsenbeck qui, dans un ouvrage dont nous publions ci-inclus d'importants fragments, prononce par ailleurs contre Tzara un réquisitoire qui me semble en tous points fondé.

La littérature, dont plusieurs de mes amis et moi nous usons avec le mépris qu'on sait, n'est point traitée par nous comme une maladie (nous avons été obligés d'en passer par ces images grossières). J'écrirais, je ne ferais plus que cela, si, à la question : Pourquoi écrivez-vous ? je pouvais répondre en toute certitude : J'écris, parce que c'est encore ce que je fais le mieux. Ce n'est pas le cas et je pense aussi que la poésie, qui est tout ce qui m'a jamais souri dans la littérature,